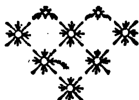
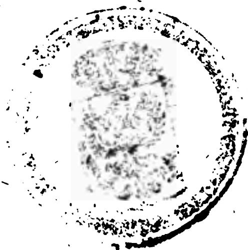
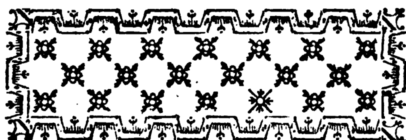
LETTRE
D'UN
ANONIME
A
L'AUTEUR
DE
L'OBJECTION FAITE CONTRE LES MIRACLES.

POUR LUI SERVIR DE REPONSE.



A BERLIN,
chez J. C. KLÜTER, Libraire.
1755.





Monſieur,

Je n'aurois jamais formé le deſſein de répondre à l'objection que Vous avez faite contre les miracles, ſans une avanture qui, quoiqu'elle n'ait rien d'extraordinaire, n'a pas laiſſé de me ſurprendre. Il y a quelques jours que paſſant ſous les fenêtres d'un de mes Amis, j'entendis diverſes voix com-

me de gens qui diſputoient fort vivement; la curioſité me fit entrer, je trouvai mon Ami aux priſes avec trois autres qui, armés chacun d'un éxemplaire de cette nouvelle forme de feuille périodique que vous faites imprimer, ſembloient triompher d'avoir pouſſé à bout mon Ami qui ſoutenoit aſſez mal le parti des miracles. Je fus ſurpris de le trouver ébranlé & prêt à avouër qu'il ne ſavoit ce qui en eſt. Je n'ai jamais aimé à diſputer d'une manière vague & confuſe ſur des matières auſſi graves: j'accablai de complimens les trois champions miraculeux, & les forçant à me ren-

rendre politeſſe pour politeſſe, de propos en propos je parvins à faire tomber la converſation ſur des ſujets tout différens & moins ſuſceptibles d'échauffement qu'une vaine diſpute de Métaphiſique abſtraite. Ils s'en furent. Je me trouvai ſeul avec mon Ami, & j'eus le chagrin de le voir la dupe des raiſonnemens qu'il venoit d'entendre. L'euſſiez-vous jamais cru, me dit-il d'un air conſterné, que des vérités qui paroiſſoient ſi bien établies, ne fuſſent que de purs préjugés? qui en croire, à quoi s'en tenir? Je ne répondis rien à cette exclamation: je pris congé de lui & me retirai,

 bien

bien résolu de lui montrer que ce qu'il avoit cru jusqu'ici n'étoit rien moins que des préjugés. De retour chez moi, je lus votre objection touchant les miracles, à laquelle je n'avois pas encore fait beaucoup d'attention; & voici à peu près les Réfléxions qu'elle m'a fait naître.

Elle semble attaquer des vérités dont peu de gens doutent, mais elle est bien éloignée de les détruire; car au fond, Monsieur, vous ne dites rien, à moins que ce que vous voulez dire ne soit plus fort que ce que vous avez dit, & en ce cas vous auriez tort de prétendre qu'on ré-

réponde à des idées que vous n'avez point mises au jour; on ne peut que s'en tenir à vos paroles, les voici: *Un miracle est un dérangement des loix de la nature: Les sens sont soumis à ces loix, donc on ne sait jamais si le miracle est dans la tête de celui qui croit l'avoir vu, ou dans les organes des sens, ou dans l'objet extérieur.*

Comme l'exposition de cette idée ne tend point à renverser ou à nier la possibilité des miracles, je ne m'arrêterai point à la prouver. Vous n'ignorez pas, sans doute, Monsieur, les preuves dont se servent les Théologiens pour en montrer

la néceſſité. Il ſuffit qu'ils vous faſſent voir par les raiſons d'une ſaine Logique, qu'il étoit néceſſaire que Dieu fit des miracles; enſuite, par le récit de gens qui ont eu toutes les qualités réquiſes pour être jugés dignes de foi, que ces miracles ont réellement été faits dans le tems, le lieu, & les circonſtances rapportées. Ces Mrs., après vous avoir dit le pourquoi, n'entrent point dans le comment de la choſe; ils laiſſent aux Phiſiciens à débrouiller ces matières, c'eſt à eux à chercher, s'ils veulent, la nature, la ſource des miracles, & à montrer comment ils ont été faits; c'eſt un arti-

article que peu de ſavans ont touché, un écueil où les plus éclairés auroient échoué. D'ailleurs il eſt ridicule d'y penſer; dès qu'on convient qu'il y a eu des miracles, (& prenez garde, Monſieur, c'eſt une choſe dont vous ne diſconvenez nullement dans votre théorême) on eſt cenſé vouër que ce ſont des événemens extraordinaires qui ſurpaſſent toutes les lumières de l'humaine raiſon par là même qu'ils ſont miracles, ôtez-en l'incompréhenſibilité, ce ne ſera plus un miracle: une choſe facile à expliquer, dont la connoiſſance, l'analyſe eſt à la portée de tout le monde n'eſt pas

 un

un miracle, il eſt donc inutile d'en chercher les cauſes, puisque déjà d'avance on eſt certain que ce ſera peines perduës. Je laiſſe donc là les cauſes phiſiques du miracle, & je ne dirai qu'un mot en paſſant de la définition que Vous en donnez. Elle n'eſt pas juſte, puisque, pour m'exprimer en écolier, le prédicat n'y convient pas au ſujet. Qui vous a jamais dit qu'*un miracle eſt un dérangement des loix de la nature*? Vous avez emprunté cette idée de Spinoſa; & qui vous dit que Spinoſa a raiſon? *L'ordre de la nature*, dit ce Philoſophe, *eſt une volonté immüable de Dieu, qui ne peut être*

ſu-

sujette à aucun dérangement, & tout de suite vous concluez avec lui, qu'un miracle est un dérangement dans la nature. Qu'entendez-vous par les loix de la nature? voudrez-Vous que ces loix soient une absoluë nécessité où est réduit l'Etre suprême de ne rien changer au plan qu'il s'est proposé de toute éternité dans la conduite de l'univers, une impossibilité même dans le Créateur de rien faire qui dans l'esprit de sa créature paroisse combattre les principes de la Phisique? Je vous répondrai, 1. que Dieu n'a rien changé dans le plan qu'il s'est formé, puisque de toute éternité il

il a fait entrer dans ce plan les miracles que l'on a vûs; 2. que cette absoluë nécéssité, cet ensemble inaliénable, & tous ces grands mots, ne sont rien moins que des idées justes d'une Divinité indépendante; que c'est lier les mains à un Dieu qui s'est réservé le pouvoir de modifier selon que l'éxige le bien de ses créatures, le plan qu'il veut tenir dans la manière de le conduire; & 3. enfin, que bornés comme nous sommes dans nos connoissances, il ne nous appartient pas de décider si dans les miracles il se trouve rien qui soit contraire aux règles qu'il nous plait de donner à

une

une Phiſique ou à une nature qui ſera toûjours pour l'homme une ſource intariſſable de recherches, & à la parfaite connoiſſance de laquelle il n'arrivera jamais, le monde ne fut-il habité que par des Deſcartes & des Newtons.

Si, avec les autres, vous vous repréſentez la nature comme une grande Monarchiè dont Dieu eſt le fondateur & le Roi, à laquelle il a donné des loix immuables & d'autres qu'il peut changer & lever, ſelon qu'il le juge à propos, pour le bien de ſes ſujets, vous ne disconviendrez plus que les miracles ne ſoient des modifications

tions

tions & non des dérangemens du plan une fois pris, qui eſt de rendre heureux les habitans du monde. Un éxemple vous ſera voir combien cette expreſſion eſt fauſſe. Vous vous propoſez un certain plan de fortune; il entre dans ce plan des vuës d'établiſſement, de mariage, de ſociété, de liaiſons plus ou moins intimes, de travail, de repos, & de plaiſirs, toutes ces vuës ſont conformes à votre condition, vous ne vous éloignez point du caractère d'honnête-homme que vous voulez ſoutenir, vous ne ſortez point de votre état, mais vingt circonſtances con-

concourrent à vous faire changer de ſentiment, vous prenez d'autres meſures, mais toûjours tendantes à votre bût qui eſt d'être heureux & dont vous ne vous écartez pas, vous gardez votre plan, vous changez quelque choſe dans la diſpoſition & vous agiſſez prudemment; y a-t-il quelque révolution dans les loix que vous vous êtes impoſées? dira-t-on qu'il y a du dérangement dans votre eſprit parce que vous préférez à cette idée-là une autre qui en effet lui eſt préférable? Gardons-nous donc de décider, & de vouloir pénétrer dans des ſécréts dont la Provi-

dence

dence s'eſt réſervé la connoiſſance. Pouvons-nous être Hommes & tout ſavoir? la ſcience d'un Etre fini peut-elle être infinie? les idées d'une Etre borné peuvent-elles être univerſelles? C'eſt donc à tort que nous portons un jugement déciſif ſur des choſes qui échappent à nos lumières. Il n'y a point de dérangement des loix de la nature dans un miracle. Mais où eſt le miracle? Eſt-il en moi ou hors de moi? Question de peu d'importance; cependant je vais le réſoudre.

Les ſens & la raiſon, je repéte votre Argument, Monſieur, *ſont ſoumis aux loix de la na-*

ture, donc on ne ſait jamais ſi le miracle eſt dans la tête de celui qui croit l'avoir vû, ou dans les organes des ſens, ou dans l'objet extérieur. Qu'importe, que pour produire un miracle une puiſſance ſupérieure agiſſe ſur moi ou ſur un autre, la choſe n'en eſt pas moins miracle. Un événement, pour étre miraculeux, eſt-il aſſujetti à ces loix? y a-t-il des règles de miracle, comme il y a des règles de Poëſie, d'Eloquence, de Mathématiques? pour faire un triangle il faut néceſſairement trois angles, mais pour faire un miracle faut-il néceſſairement que mes ſens ſoient frappés par un objet

 qui

qui eſt hors d'eux, ou que l'extraordinaire ſe faſſe dans les ſens mêmes? il eſt indifférent que la cauſe en ſoit dans moi ou hors de moi, l'effet ſera toûjours miracle. Je pourrois donc vous accorder là-deſſus ce qu'il vous plaira; je pourrois facilement convenir avec vous qu'on ne ſait jamais ſi le miracle eſt dans les organes de nos ſens ou dans l'objet extérieur; mais je prévois une ſeconde objection que vous feriez alors, & je la préviens. Si, direz-vous, l'on eſt incertain de laquelle de ces deux manières le miracle ſe fait, nous ne ſommes jamais ſûrs ſi nos ſens ne nous trompent pas;

ſi l'or-

ſi l'organiſation de nos ſens eſt ſuſceptible de ſemblables révolutions, nous ne pouvons guères nous y fier, & nous devons à chaque inſtant nous attendre à quelque miracle, puiſqu'il eſt ainſi probable que nous croyons voir une choſe qui n'eſt pas. Cette propoſition, que je ne vous accorde pas, eſt facile à renverſer. Je dis que le miracle eſt dans l'objet extérieur; voici mes preuves. Le ſage ne fait rien ſans ſujet: L'intelligence ſuprème n'opère aucun miracle ſans raiſon ſuffiſante; Il eſt de ſa ſageſſe & de ſon infinie bonté de rendre un miracle utile en au-

tant de façon qu'il eſt poſſible, il faut que celui qui eſt l'inſtrument du miracle s'en reſſente. Voilà une preuve en faveur des miracles que l'Ecriture rapporte avoir été faits ſur les hommes : il y en a d'autres qui ont pour étoffe, ſi je puis ainſi m'exprimer, des choſes inanimées; la preuve de ces ſortes de miracles eſt confirmée par la quantité de gens qui les ont vus. Examinons ce qui a donné lieu aux miracles, cet éxamen nous conduira à leur certitude. Les hommes s'étoient laiſſés aller à l'idolatrie, ils commençoient à méconnoître un Dieu qui s'étoit

ré-

révelé à eux dans ſes ouvrages; ce Dieu, pour les ramener, leur envoie des Prophètes qui devoient les inſtruire & leur prédire de grandes choſes. Il faut donner à ces Miniſtres des marques évidentes de leur miſſion; reçoit-on des Ambaſſadeurs ſans lettres de créance? le don des miracles eſt la lettre de crédit que doivent montrer tous ceux qui ſe diſent envoyés de Dieu, c'eſt à ces ſignes qu'on les reconnoit. En voici qui joignent à une ſaine & divine morale qu'ils prêchent, une conduite irréprochable, ils ajoutent à cette vie ſi régulière l'excellent don des miracles. Ce-

n'eſt pas un ſeul homme qui les voit ces miracles, des milliers de perſonnes en ſont temoins & aſſurent avoir vu la même choſe, des gens qui ont été les objets ſur leſquels le miracle s'eſt fait en parlent avec étonnement; un homme dont la famille pleure la mort, que toute une ville voit étendu dans le cercueil, dont le cadavre commence à ſe faire ſentir, ſe léve, parle, agit & me dit qu'il revit; un aveugle né me fait connoître qu'il diſtingue les objets auſſi clairement que moi, un ſourd goute le plaiſir d'entendre qu'aucun ſon n'échappe à ſes oreilles

dont

dont peu auparavant il ne connoissoit pas l'usage; un müet articule distinctement les mots les plus difficiles; un malade perclus de ses douleurs sent renaître ses forces, devient aussi agile aussi robuste qu'un homme dont la santé ne fut jamais altérée: Ces choses miraculeuses s'exécutent par un séul homme, & cet homme les fait, non en sécrét, mais en plein jour, non par la vertu de quelques herbes ou autre matière, mais par la vertu d'un mot, non par un mot barbare & inconnu, mais dans un langage simple, commun, & naturel à tous ceux qui l'entendent; il commande à la maladie,

die, elle s'éclipse, il ordonne à la mort, elle disparoit. Y a-t-il là des talismans? y a-t-il des raisons de douter? Ces faits arrivés & rapportés par des gens qu'aucun intérêt ne guidoit, qu'aucun espoir de recompense n'éxcitoit au mensonge, qui loin de-là ont sacrifié leurs biens, leur gloire, leur vie pour affirmer la vérité des choses qu'ils n'ont pas écrites pour les avoir ouïes, mais pour les avoir vuës de leurs propres yeux; ces faits dis-je, ainsi confirmés, ne sauroient être révoqués en doute. Tout concourt à les prouver. Peut-on après cela ne pas adorer

rer les voïes de Dieu; peut-on ſe refuſer à l'évidence ſans renoncer à la raiſon, & faire divorce avec le bon ſens? Ira-t-on après cela par des captieux raiſonnemens ſemer l'erreurs dans les champs de la vérité. C'eſt là, Monſieur, la fin de toutes ces objections, qui tendent à ſaper les fondemens d'une Religion qui eſt faite pour maintenir l'ordre dans le monde. Conſidérons la ſans préjugés; qu'y trouverons-nous qui ne ſoit conforme à notre ſalut? Elle établit un ordre divin dans la ſociété, & rend par là heureux ceux qui en ſont les membres; mettant de juſtes bornes

au pouvoir des Rois; elle leur enſeigne à régner en Souverains équitables & débonnaires, & les empêche de devenir tirans; elle porte les ſujets à l'obéïſſance qu'ils doivent à leurs Princes; elle fait veiller les Pères à l'éducation de leurs enfans, & rend ceux-ci dociles aux leçons qu'on leur donne; elle met un frein à l'ambition, & nous montrant un jour auquel les charges, les honneurs, les richeſſes, les ſciences ne ſerviront qu'à nous rendre plus reſponſables de l'uſage que nous en aurons fait, elle porte le Magiſtrat à exercer ſon emploi avec intégrité; le

le Grand à être doux envers le petit, le riche à être charitable envers le pauvre, le grand Génie à ſuporter avec patience les défauts de l'ignorant, & tous les hommes à vivre en amis & en bons citoyens; enfin elle nourrit la paix & l'union dans la ſociété: Les principes d'une pareille Religion, quand on ne pourroit les démontrer, devroient être ſuppoſés vrais; qu'un médecin me guériſſe d'une longue maladie & me rende la ſanté, que m'importe que dans ſa cure il ait ſuivi la méthode de Gallien ou de Boerhaave, lui en ai-je moins d'obligation? L'excellence de la mo-

morale que renferme la Religion Chrétienne, & le bien qu'elle procure à ceux qui en ſuivent les ſalutaires préceptes, ſont des preuves convaincantes de ſa vérité & de ſa divinité, je n'en demande point d'autres, c'eſt un ſoleil majeſtueux & bienfaiſant, qui n'a beſoin pour preuves de ſa grandeur que de ſon propre éclat. Je me flatte, Monſieur, que ce que vous venez de lire vous fera voir qu'il eſt difficile de faire contre la religion des objeƈtions irréſolvables, ſi je puis parler ainſi, d'ailleurs il n'eſt pas avantageux d'en faire; les hommes ne ſont pas tous Philoſo-

losophes, bien loin de-là, ils ne sont pas tous raisonnables; si ces sortes d'objections ne s'adressoient qu'à des gens capables d'en distinguer le probable du ridicule, je serois le premier à approuver cette manière de courir après la vérité; mais par malheur ces sortes de papiers volans, tel qu'est, Monsieur, votre problême du miracle, tombent dans les mains du vulgaire, de l'ignorant qui peu instruit des choses qu'il devroit rougir d'ignorer, se laisse aisément surprendre par le merveilleux: on ne peut user d'assez de ménagement avec lui. Un autre motif est cause de

cet-

cette ignorance; on s'en fait honneur, on croit faire sa cour, on s'imagine plaire & se rendre célébre lorsque nouvellement débarqué dans un pays on y débute par paroître mépriser ce que les autres respectent le plus, & qu'avons-nous de plus respectable que la Religion? où en seroit le Roi? où en seroient ses sujets? que deviendroient ceux que l'injustice force à chercher un asile dans des contrées inconnuës? que deviendroit la société sans elle? Je finis, en vous communiquant une idée que je me rappelle avoir luë, si je ne me trompe, dans les ouvrages de Mr. Rémond

mond de St. Mard: *Nés tous avec un fond de Religion,* dit cet auteur judicieux, *nous ne laiſſons pas, malgré cela, d'être un peu impies, & ce fond d'impiété que la religion endort quelquefois, ſe reveille toûjours chez nous avec plaiſir.* Je ſuis,

Monſieur,

Votre très-humble
Serviteur.